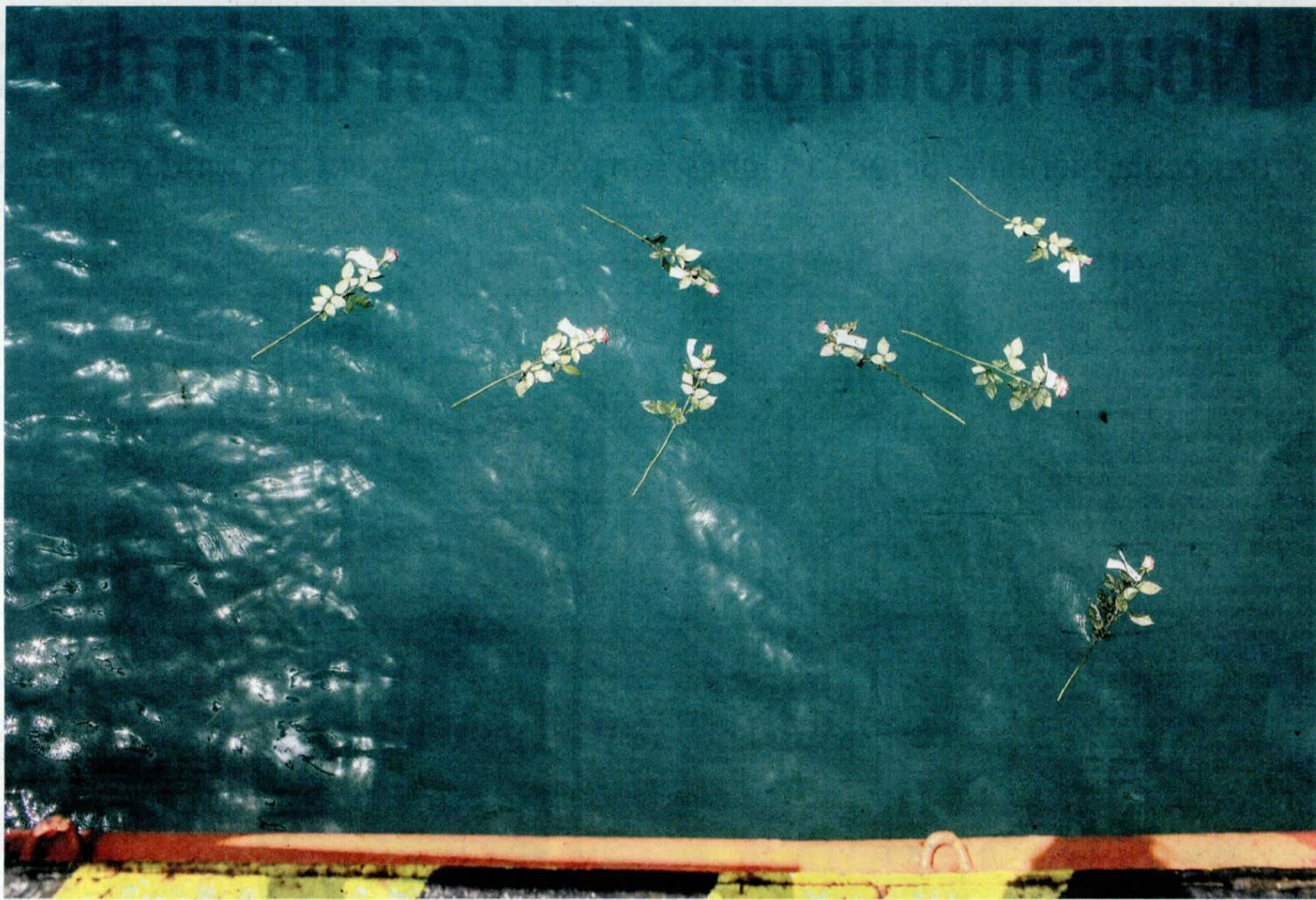




MARYLINE BAUMARD

CATANE (SICILE) - envoyée spéciale



Lors d'une cérémonie en hommage aux vingt-deux migrants dont les corps ont été ramenés par l'« Aquarius », le 22 juillet. ANNA PSAROUDAKIS

Les mortes de l'« Aquarius »

Le 22 juillet, le bateau ONG de SOS Méditerranée ramenait à Trapani, en Sicile, vingt-deux corps noyés au fond d'un canot. Ce souvenir n'a pas quitté notre reporter, qui a suivi la campagne de sauvetages. Récit personnel de son retour dans l'île, à Catane, où reposent des milliers de migrants anonymes

tunnel amphibie? Personne ne connaît mon nom.» Comme la plupart des 10 000 autres morts de la Méditerranée depuis janvier 2014, les défunts de Catane ont vécu leurs derniers instants dans un canot, à côté de gens qu'ils n'ont souvent connus que le temps de l'attente sur une plage libyenne ou égyptienne, ou alors ils ont péri, glacés et seuls, de l'eau salée plein les poumons. Ils ont au mieux un prénom, comme « mes » mortes. Rarement un nom et un état civil.

DES FLEURS ORPHELINES

Le plus souvent, leur famille ne sait même pas qu'ils ont tenté la grande traversée. Car pour protéger de l'angoisse un père, une mère, une sœur ou un frère, ils sont nombreux à attendre d'être à leur point de destination pour raconter qu'ils sont partis. Aussi, beaucoup de ceux qui meurent en route restent à jamais anonymes. Ils sont les morts de la mer, honorés de quelques élus comme Enzo Bianco. Oubliés de ceux qui font les politiques européennes. « Parfois, un administré m'interpelle pour se plaindre que je m'occupe plus des Noirs et des morts que d'eux. Mais ce sont de rares exceptions. En général, le Sicilien va plutôt acheter des fleurs pour les déposer sur la tombe de ces inconnus, se réjouit-il. Et puis, il y a ce geste que j'aime particulièrement, de ceux qui prélèvent une fleur dans le bouquet destiné au défunt qui leur était cher. Ils la dédient à ces anonymes, que la famille ne peut pas venir fleurir. » Le Sicilien n'est pas riche, mais son cœur est ouvert à l'autre, aime rappeler M. le maire.

Sur les tombes des migrants, en effet, des fleurs orphelines, brûlées par le soleil, disent que quelqu'un a eu une pensée pour ces Erythréens, ces Maliens, ces Nigériens qui n'ont pas vu l'Europe, pas réalisé leur grand rêve, pas goûté à une vie meilleure. Giuseppe se penche sur le monument et arrache des herbes folles. Salvatore, lui, refait le tour de ces étranges tombes, relisant un à un les vers de Wole Soyinka. Tous deux ont le geste lent, contamines par la langueur du lieu. Puis ils s'éloignent en silence, comprenant que je suis venue accompagnée. Daxi, Younis et Paulina sont à mes côtés.

Peut-être souhaitaient-elles que je les accompagne jusqu'à un cimetière, moi qui avais quitté un peu vite l'« Aquarius », le jour du rapatriement de leurs corps, le 22 juillet. Ce 2 septembre; je les ai laissées au pied de l'Etna, sous la protection des deux gardiens du lieu et sous la devise de l'éternelle Catane : « Je renaissais toujours plus belle de mes cendres. » ■

mieux pour recevoir ces hommes et ces femmes, qui souvent ne restent que quelques heures, la migration lui amène aussi son lot de cadavres. Et cela, il déteste. Déboutonnant son costume d'ex-ministre de l'intérieur des gouvernements de Massimo D'Alema (social-démocrate, 1998-2000) et de Giuliano Amato (centre gauche, 2000-2001), sortant de son rôle de maire, Enzo Bianco confie qu'il lui est très dur d'enterrer les morts de la mer, un exercice auquel il a pourtant déjà dû se plier par six fois.

UNE STÈLE AUX MIGRANTS INCONNUS

Alors, pour adoucir ce moment en l'entourant d'un peu de beauté, il a commandé un mémorial à l'Académie des beaux-arts de Catane. Une sculpture de pierre noire de l'Etna, épurée, représentant un homme debout sur des vagues qui ressemblent à des flammes. Depuis mars 2015, les migrants dont le voyage s'est arrêté sur la côte orientale de l'île ont donc leur stèle, et Enzo Bianco a choisi d'inscrire, en lieu et place des noms manquants, un poème de Wole Soyinka, le Prix Nobel de littérature nigérian. « C'est un poème court. Chaque tombe a son vers. Une bien petite chose, sans doute, que j'ai faite là, mais j'en suis fier », précise-t-il. En parlant avec le maire des morts et des vivants, une évidence s'impose à moi, entre les murs du palais baroque tardif d'où il administre ses 300 000 âmes : je ne quitterai pas Catane sans avoir rendu hommage à Mama, Blexi, Paulina, Younis ou Daxi, face à cette stèle au migrant inconnu.

Sur les hauteurs de la ville, vers l'Etna, le cimetière de Catane, immense, ressemble à une ville bis, éternelle, endormie derrière son mur d'enceinte. Dans cet espace protégé du brouhaha de la ville, on circule en voiture, un plan à la main, en prenant garde de ne pas réveiller les chiens errants endormis au soleil, ni de déranger les veuves en noir qui fleurissent la

tombe de leur défunt mari. A un carrefour, à l'ombre d'un pin parasol, on tombe sur deux gardiens, les fesses calées sur une tombe, qui devisent en espérant que le soleil commence bientôt sa course descendante.

Dans cet immense espace, ouvert en 1866, où les familles se saignent aux quatre veines pour offrir à leurs morts chapelles et tombes massives, Giuseppe Achille Scuderi, un petit homme sec, la peau burinée, aime guider son monde. Salvatore Cocola, tout en rondeur, plus filou, préfère, lui, fouiller dans ses registres qu'arpenter les lieux sous le soleil. Gardien de la liste des morts, il aime qu'on lui donne un nom et une date. A lui de retrouver la parcelle où est enterré le corps. Cet exercice, dans lequel il excelle, il aime le répéter, à l'ombre, d'un air docte, quand les Siciliens de la diaspora reviennent saluer un ancêtre.

Moi, j'arrive sans date ni nom. Enzo Bianco m'a bien expliqué qu'il a par six fois enterré des migrants anonymes. Qu'ils sont 130 à dormir pour l'éternité dans son cimetière, mais j'ignore depuis quand. Salvatore soupire et se rend à l'évidence : ses registres resteront fermés. Finalement, il se résout à se lever pour ne pas laisser Giuseppe seul avec moi. Tous trois, nous longeons en silence une allée de cyprès, suivons un alignement de grands pins qui peinent à rester verts sous la chaleur. Et tout à coup, au détour du chemin, le monument s'impose : *L'Espérance des naufragés*, c'est son nom, est sobre et discret. Il tranche dans ce lieu historique que les familles semblent avoir surchargé de statuette de la Vierge et de Jésus pour s'attirer la bienveillance divine. A quelques pas des tombes portant des noms aux consonances siciliennes, l'hommage aux anonymes s'impose donc avec cette œuvre d'art et les dix-huit petites tombes basses et anonymes qui l'entourent ; alliance de pierre noire de l'Etna et de pierre blanche du lieu. Sur l'une d'elles on lit ce vers de Soyinka : « Où me vomira le dernier

À CATANE, « MES » MORTES ONT REPRIS CORPS ET VISAGE. À MES CÔTÉS, IL Y AVAIT BLEXI, PAULINA OU DAXI, ET D'AUTRES ENCORE DONT J'IGNORAIS LE PRÉNOM

Je croyais être revenue seule en Sicile. Quand, ce 2 septembre, à l'apparition des fumerolles de l'Etna à travers mon hublot, j'ai senti une présence s'imposer, j'ai esquivé l'avertissement. C'est en arrivant à l'aéroport de Catane que je me suis rendue à l'évidence. L'agression du soleil m'a ramenée à d'autres morsures. Celles que j'avais vues en juillet sur les visages et les corps de migrants survivants tassés dans un canot pneumatique, au milieu de cadavres. Ces coups de dents avaient été la dernière défense de condamnées à mort face à ceux qui leur enfonçaient la tête sous l'eau dans un sauve-qui-peut général. En posant mes pieds sur le tarmac, j'ai su que les mortes du 20 juillet m'accompagneraient.

Enterrées dans le cimetière de Trapani, cette cité antique à l'extrême ouest de la Sicile et ville italienne la plus proche de l'Afrique, elles m'avaient suivie une partie de l'été. Pourtant, au fil des semaines, je pensais les avoir un peu distancées et ne me doutais pas qu'elles reviendraient en force lors de ce nouveau reportage sur l'île. Mon pressentiment s'est vite confirmé. Quand je suis entrée dans le port de Catane, le plus grand de Sicile, situé sur la côte est, avec ses dizaines de bateaux de croisière, de pêche, ses navires militaires aussi, « mes » mortes, ces insolentes beautés, la vingtaine mince et gracile, ont repris corps et visage. A mes côtés, il y avait Mama, Blexi, Paulina, Younis ou Daxi, et d'autres encore dont j'ignorais le prénom. Les vingt et une filles qui avaient perdu la vie dans la fleur de l'âge, au large de la Libye, au fond d'un canot secouru par l'« Aquarius », le navire de SOS Méditerranée.

Le bateau ONG qui a ramené leurs cadavres le 22 juillet à Trapani, était là, attendant à quoi un nouveau départ en ce début septembre, et j'ai revu, comme s'il y était encore, l'alignement de leurs sacs mortuaires, avec seulement un sexe et une tranche d'âge griffonnés au marqueur noir. Je me suis arrêtée face à la grue de halage du bateau qui avait hissé un à un les cadavres à bord. Elle brillait dans le soleil, comme si de rien n'était ; impertinent objet de métal froid, sans mémoire.

Le 20 juillet, on remontait du large de Tripoli vers la Sicile, après trois semaines de sauvetages. Embarquée sur ce navire de SOS Méditerranée, j'allais rentrer au port, mes carnets bourrés de témoignages de ces Africains en route vers l'Europe, avec le sentiment d'avoir mieux compris qui étaient ces exilés que je croise à Paris ou à Calais, d'avoir été témoin de ce moment capital où l'angoisse d'une mort en mer est supplantée par l'espoir de voir l'Europe.

Alors que l'on commençait à imaginer la bière fraîche au port, après la rigueur monastique de la vie à bord, le centre de coordination du sauvetage maritime de Rome a demandé à l'« Aquarius » de porter secours à deux canots pneumatiques chargés de plus de deux cents migrants. Personne n'imaginait que l'un d'eux contenait vingt-deux cadavres. Vingt et une jeunes filles et un homme, noyés ou asphyxiés. Vingt-deux sacrifiés, à qui leurs compagnons de voyage ont enfoncé la tête dans ce mélange d'eau, d'urine et d'essence, par instinct de survie, quand le plancher du canot s'est rompu, au petit matin. On ne se doutait pas alors de cette scène d'apocalypse de survivants mordus au sang dans une lutte pour la vie. On ne savait pas sur l'« Aquarius » qu'on sauverait les restes d'un Ra-deau de la Méduse du XXI^e siècle.

Après deux jours de route avec les corps sur le pont avant, l'« Aquarius » les a remis aux autorités italiennes et je suis rentrée à Paris, consciente que je n'avais pas vraiment tourné la page, pas abandonné ces filles dans le cimetière de Trapani.

Avec plus de 100 000 arrivées sur ses côtes depuis janvier et une moyenne de onze morts en mer par jour ces douze derniers mois, l'Italie est aux premières loges du drame de la Méditerranée. Enzo Bianco, le maire de Catane, accueille chaque semaine son lot de vivants, débarqués là avant une remontée vers l'Europe du Nord. S'il fait de son